

Michel Arlhac

Meurtre au Pressing



Les enquêtes de
Manon Minuit **1**

Editions La Gauloise

Michel Arlhac

MEURTRE AU PRESSING

Une enquête de Manon Minuit

Les Éditions La Gauloise
Edition originale

1

La petite Charlotte administrait le coup de fer final à un ensemble vert épinard. Elle ne supportait pas cette couleur, qui lui donnait mal au cœur, et préférait regarder ce qui se passait dans la rue.

C'était une nature sensible, un peu ronde mais fort appétissante, de l'avis unanime des clients du pressing « Plus blanc que blanc ». Certains lui préféraient sa patronne, une belle rousse dans tout l'éclat d'un début de quarantaine, et dont les appétits étaient réputés insatiables.

L'une et l'autre étaient si craquantes que certains maris insistaient pour se charger d'apporter eux-mêmes les vêtements à nettoyer. Un zèle aussi inattendu avait de quoi surprendre. Il suffisait aux épouses soupçonneuses de jeter un coup d'œil à travers la vitrine pour comprendre les motifs réels d'un dévouement inhabituel.

Les unes refusaient cette collaboration suspecte, et se réservaient l'exclusivité des visites au magasin. D'autres acceptaient, ravies d'être débarrassées d'une corvée, et persuadées que leur époux ou leur amant n'avaient,

statistiquement parlant, à peu près aucune chance de succès auprès de la jeune employée ou de sa patronne. Pour mieux dissimuler le jugement impitoyable qu'elles portaient sur les talents de séducteur de leur compagnon, elles les remerciaient en affectant une reconnaissance un peu excessive mais dont ils étaient incapables de déceler l'ambiguïté.

Charlotte rêvait en songeant, simultanément

-Au repas du soir, et aux courses qu'elle devrait faire sur le chemin du retour.

-A ce qui pourrait bien faire plaisir à son ami Simon pendant le repas, ou, éventuellement, avant ou après.

-A ce qu'il lui avait proposé la veille et au vif plaisir qu'elle en avait retiré.

Ces souvenirs voluptueux la plongeait dans un doux ravissement dont elle fut brutalement tirée en voyant une grosse voiture noire, qui arrivait à toute vitesse. Les freins hurlèrent, une partie des pneus partit en fumée, et la caisse s'arrêta un peu en travers de la chaussée, juste devant la vitrine du pressing.

Charlotte, la bouche ouverte, avait lâché son fer.

Un type s'arracha du siège et sortit d'un bond. Charlotte n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi pressé.

L'homme plongea vers la porte du magasin et en saisit la poignée. Mais au même moment deux motards, avec des casques intégraux, jaillirent dans le champ visuel de Charlotte. Ils roulaient sur le trottoir, comme s'ils voulaient absolument écraser le chauffeur de la Jaguar. L'autre était déjà à moitié entré dans le

magasin.

Le passager de la moto brandit en direction de Charlotte un revolver aussi gros que dans les films, noir et brillant. En même temps, à deux reprises, des flammes jaillirent du canon, la vitrine du pressing dégringola dans un vacarme épouvantable, et l'homme pressé fut propulsé par une force invisible au milieu du magasin.

Charlotte n'avait pas encore eu le temps d'avoir peur. Elle pensa un instant :

- Il vaudrait mieux se mettre à l'abri.

La moto s'était immobilisée, et le passager, son gros truc noir à la main, avait déjà sauté à terre.

Au moment où elle envisageait de plonger derrière le comptoir, Charlotte vit l'homme tourner le dos et bondir sur son siège. La moto repartit en trombe. En faisant hurler sa sirène une voiture de flics apparut à son tour. Elle vira devant le magasin, sur les chapeaux de roues, et semblait décidée à poursuivre les motards.

C'était une vieille Renault, visiblement à bout de forces, passablement cabossée. Charlotte jugea aussitôt que les représentants de la loi n'avaient pas la moindre chance de rattraper les fuyards.

Elle regarda en direction du visiteur. Il était étendu, à plat ventre, sur la moquette. Charlotte se demanda pourquoi il portait maintenant un chapeau rouge. Elle comprit brusquement que c'était tout ce qui restait de son crâne, coupé en deux comme une

tomate un peu mûre. Une flaque de sang rampait dans sa direction. Elle recula d'un pas.

A sa grande surprise elle n'éprouvait aucune émotion particulière. Elle pensa qu'elle aurait dû trembler de peur, pousser des cris, piquer une crise de nerf. Pourtant elle se sentait parfaitement calme. Elle se rapprocha même pour observer l'inconnu. Il portait un costume de lin, du beau tissu, bien fini.

- Du sur mesure, pensa-t-elle.

Le pli du pantalon était encore impeccable, mais le veston avait beaucoup souffert. Il était percé de trous ronds, aussi larges que des soucoupes, entourés d'une frange d'étoffe brûlée et noircie. Au fond on devinait une sorte de mousse rouge, qui palpait doucement.

- Irrécupérable, le veston, jugea Charlotte.

Elle pensa tout à coup qu'il fallait prévenir la patronne. Madame Lulu n'aimait pas être dérangée quand elle passait l'après-midi avec son nouveau fiancé. Mais c'était quand même un événement exceptionnel. En se dirigeant vers le fond de la boutique, où se trouvait le combiné, Charlotte aperçut sous la machine en inox, un truc sombre qui dépassait. Elle se baissa pour le ramasser.

C'était un attaché-case de cuir noir, avec des serrures dorées. Un instant elle eut la vision de liasses de billets, bien alignés, serrés par des élastiques, comme dans le film qu'ils avaient commencé à regarder, la veille à la télé. Sans réfléchir, elle jeta l'objet dans le gros tambour, au milieu du linge, et repoussa le hublot. Les flics entraient déjà dans le magasin.

Ils étaient trois, deux jeunes plutôt excités, et un gros type, plus âgé, qui semblait le chef.

- Écartez- vous, écartez-vous, hurlaient-ils.

Comme si elle avait eu l'intention de toucher au cadavre !

Le chef supposé s'approcha du corps étendu, et s'accroupit en soufflant. Il était vraiment énorme et sa large face écarlate ruisselait de sueur. Il palpa un instant sous le veston.

- Peu de chances que le cœur batte encore, pensa Charlotte.

Effectivement le flic se redressa péniblement et prit un air dégoûté.

- Çui-là, il a son compte, aucun doute là-dessus.

Délicatement il retourna le corps avec la pointe de son soulier.

Ses deux acolytes, deux jeunots, plutôt efflanqués, le regardaient avec un mélange d'admiration et d'inquiétude. On leur avait recommandé de ne rien toucher avant l'arrivée des spécialistes. Mais le Chef savait sans doute ce qu'il faisait.

Il se baissa à nouveau près du corps et entreprit d'explorer les poches du veston et du pantalon. Il ramena une poignée de billets de banque, d'assez grosses coupures, puis un couteau à cran d'arrêt de belle taille, mais malgré de patientes investigations, ne découvrit ni carte bleue, ni papiers d'identité. Pas de permis de conduire.

- Un monsieur bien discret, conclut-il en se relevant avec peine.

Charlotte avait détourné les yeux, mais elle ne put s'empêcher de regarder à nouveau pour savoir quelle tête avait l'inconnu. C'était un type d'une trentaine d'années, assez grand, un blond plutôt fadasse, avec une petite moustache taillée en brosse. L'un de ses yeux était grand ouvert et semblait regarder Charlotte. L'autre était caché par une masse de cheveux poissés de sang.

- Il a été scalpé, pensa Charlotte.

Et pour la première fois elle se sentit un peu bizarre.

- Tu ne vas tout de même pas tomber dans les pommes, pensa-t-elle.

Les flics semblaient l'avoir oubliée. Le chef hurlait dans sa radio.

- Les collègues seront bientôt là, annonça-t-il à ses coéquipiers.

Brusquement, il s'aperçut de la présence de Charlotte.

- C'est vous la patronne ?

Charlotte expliqua qu'elle n'était qu'une employée, et qu'il fallait absolument prévenir la propriétaire du pressing, Madame Lulu.

Le chef nota le nom et l'adresse, et annonça qu'il allait s'en occuper. Puis il prit l'identité de Charlotte, parut inconsolable lorsqu'elle lui avoua qu'elle n'avait sur elle aucune pièce justificative, et lui demanda enfin de raconter ce qu'elle avait vu.

Charlotte essaya de rassembler ses souvenirs. Mais elle était

d'un naturel distrait, pensait à tout autre chose quand les événements s'étaient déroulés, et encore à cet instant avait du mal à ne pas considérer qu'elle était victime d'un mauvais rêve. Tout s'était passé trop vite.

- Pourriez-vous, au moins, identifier les deux motards ?

Charlotte dut avouer qu'elle en était incapable. Comme ils portaient des casques intégraux, avec un écran miroir, impossible de savoir à quoi ils ressemblaient. L'homme au pistolet lui avait paru plutôt grand. Son compagnon n'avait pas quitté sa selle, et était resté penché en avant, le nez sur le réservoir de son engin.

- Et la marque de la moto ? Et son numéro ?

Charlotte dut reconnaître qu'elle ne connaissait rien aux motos. Quant à l'immatriculation, elle ne pouvait voir la plaque arrière et, de toute façon, n'avait pas songé un seul instant à la noter.

Le Chef paraissait accablé. Charlotte que son fiancé avait instruite des différentes pathologies mentales qu'il étudiait pendant ses cours de psycho, reconnut sans hésiter tous les signes d'une profonde dépression nerveuse. La tête baissée, le dos voûté, l'air désespéré, le Chef présentait la plupart des symptômes d'une incurable déprime.

- Vous auriez quand même pu faire attention, gémit-il, tandis qu'il baissait les bras, dans un geste d'abattement.

Mais en relevant la tête il découvrit un spectacle qui changea momentanément son humeur. Il sembla tout à coup fasciné par la poitrine de Charlotte et ne cessa de la fixer avec une intensité

douloureuse, comme si cette contemplation extatique allait lui permettre d'éclaircir sur le champ tout le mystère de l'affaire.

Comme il faisait très chaud dans le pressing Charlotte était à peu près nue sous sa blouse blanche. Les deux jeunes flics s'en étaient déjà aperçu, et tentaient de partager équitablement leur attention professionnelle entre le cadavre étendu sur le sol, et les charmes bien vivants et mal dissimulés de l'employée du magasin. Leur Chef, comme hypnotisé, observa un long silence, la bouche ouverte, les yeux légèrement vitreux.

Charlotte fit semblant de ne rien remarquer. Elle serra un peu sa blouse, tandis que le chef se décidait à lui poser encore quelques questions.

L'importance de l'affaire lui montait un peu à la tête. Même si les faits divers sanglants étaient plutôt fréquents sur la Côte, ils venaient d'assister à un meurtre en direct, un assassinat, corrigea-t-il à l'intention de ses hommes.

- Pour sûr, c'était prémédité. Les motards poursuivaient la Jaguar quand ils ont tous brûlé le feu rouge. Par chance, nous étions là, et nous avons réussi à les prendre en chasse.

Charlotte ne voyait pas bien en quoi l'intervention des flics avait changé le cours des événements. L'inconnu ne pouvait être plus définitivement mort, et ses assassins couraient toujours. Seule différence, elle avait réussi à récupérer l'attaché-case, dont ils comptaient sûrement s'emparer. Songeant à sa cachette improvisée, elle se déplaça légèrement pour cacher le hublot de la grosse machine nickelée.

- On va délimiter la scène du crime, répétait le Chef.

Mais il restait debout, au milieu du pressing, en se balançant d'un pied sur l'autre, l'air consterné devant l'étendue de ses responsabilités.

La présence de Charlotte semblait le gêner. Il ne pouvait détacher ses yeux de l'échancrure de sa blouse blanche, et semblait se plaire particulièrement dans le fond du magasin. Charlotte comprit bientôt que sa propre silhouette devait se détacher en contre-jour devant l'ouverture béante qui avait remplacé la vitrine. Ainsi le Chef pouvait l'admirer à loisir, dans une sorte de radiographie indiscreète, à la fois complète et pleine de détails délicieux. Il gardait cependant un air lamentable. Charlotte se demanda s'il souffrait de l'estomac, ou s'il venait d'essuyer un échec sentimental particulièrement douloureux.

Finalement il se décida à décrocher le téléphone et à appeler la patronne.

Pendant que le téléphone sonnait interminablement à l'autre bout de la ligne, il fit signe à Charlotte de s'approcher. Couvrant le micro de sa grosse patte velue il l'informa de ses décisions.

Il venait de décréter qu'elle devait rentrer chez elle avant que tout le reste de l'équipe n'envahisse le magasin. Leurs collègues de la police scientifique allaient arriver, le procureur ou son substitut, suivis par des huiles du SRPJ de Marseille. Ils n'avaient pas besoin de sa présence pour procéder aux constatations. Il préférait la voir tranquillement dans son bureau, au commissariat.

- On n'a plus besoin de vous. Les autres vont arriver. On verra avec la patronne comment fermer le magasin, une fois la

viande enlevée, ajouta-t-il d'un ton sinistre. On vous convoquera demain au commissariat pour prendre une déposition complète.

Charlotte alla se changer dans l'arrière-boutique. En quittant sa blouse blanche elle s'aperçut qu'elle était éclaboussée de taches minuscules : des gouttes de sang qu'avait répandues son visiteur. Sur ses mules blanches deux ou trois cheveux restaient collés et elle eut du mal à les détacher en grattant avec l'ongle. Elle renifla ensuite ses doigts avec dégoût en pensant que c'était un peu de la cervelle de la victime qui avait dû les agglutiner si solidement.

2

Madame Lulu rêvait. Elle était en avion, et les réacteurs produisaient un vacarme de plus en plus assourdissant. Un peu inquiète, elle se tournait vers son voisin. En uniforme de commandant de bord, Monsieur Léon dévorait son plateau repas, sans se soucier du bruit des moteurs. Comme rien ne paraissait susceptible de l'interrompre, elle regarda autour d'elle. Tous les sièges étaient vides : pas un seul passager dans la carlingue, eux exceptés. Dans un fracas épouvantable l'avion piquait vers le sol. Madame Lulu, terrifiée, se réveilla. Elle entendait encore le grondement des réacteurs : c'était Monsieur Léon qui ronflait, couché à plat dos, les bras et les jambes écartées.

Rassurée, Madame Lulu se dressa à moitié pour entourer son amant d'un regard attendri. Monsieur Léon était vraiment bel homme. La quarantaine un peu enveloppée, mais le cheveu noir et la moustache conquérante. Les épaules larges et de gros biceps tatoués. D'un côté une sirène, qui louchait un peu, de l'autre une caravelle sur le point de faire naufrage. Du poil sur la poitrine et le ventre. Il dormait, la bouche ouverte, l'air ravi.

Lulu jeta un coup d'œil, par-dessus son épaule, sur le gros chronomètre en or que Monsieur Léon avait détaché de son

poignet et posé sur la table de nuit. Une petite attention dont elle lui était reconnaissante, sans bien savoir pourquoi. Fallait-il donner à son geste une signification symbolique ? Voulait-il montrer qu'avec elle le temps ne comptait plus et que les moments qu'ils passaient ensemble étaient d'une autre qualité que ceux qui dévoraient le reste de la journée, les secondes et les minutes qu'égrenait le taximètre de sa Mercedes ? Ou alors craignait-il seulement d'égratigner sa partenaire dans le feu de leurs transports ?

Dans tous les cas il était à peine quatre heures, et ils avaient encore pas mal de temps devant eux. Madame Lulu se demanda comment elle pourrait le réveiller en douceur. Elle se disposait à enfoncer la pointe de sa langue dans l'oreille du chauffeur de taxi lorsque le téléphone se mit à sonner.

- J'aurais dû le décrocher.

Mais il était trop tard. Monsieur Léon avait ouvert les yeux. Lulu saisit l'appareil, seul moyen de le faire taire. Une voix d'homme, qu'elle ne connaissait pas.

- C'est vous, la patronne du pressing « Plus blanc que blanc » ? Police. Il faut que vous veniez immédiatement.

- Y a le feu ? interrogea Mme Lulu, pas pressée de s'extraire de sa couche.

- Y a pas le feu, mais il y a un mec couché sur votre moquette. Il lui manque juste la moitié de la tête. Vous avez intérêt à vous ramener fissa.

- C'est bon, j'arrive. C'est quelqu'un que je connais ? Et Charlotte, elle n'a pas eu de mal, au moins ?

- Pas de problème pour votre employée. Je l'expédie chez elle. On n'attend plus que vous.

Le flic raccrocha.

Monsieur Léon roulait des yeux ronds. Mme Lulu le mit au courant en quelques mots. Le chauffeur de taxi avait remis son slip et enfilait déjà son pantalon.

- Je t'accompagne. Avec les flics, on ne sait jamais.

M. Léon gara la Mercedes avec l'aisance d'un professionnel, en deux coups de volant, à trois pas du pressing, derrière une vieille Renault, toute cabossée, appartenant à la police. Mme Lulu sauta à terre, avant même l'arrêt complet de la limousine. Les éclats de verre de la vitrine brisée jonchaient le trottoir et brillaient au soleil. Un instant elle pensa qu'il faudrait faire quelque chose pour fermer le magasin avant la nuit, mais elle franchissait déjà la porte qu'un jeune flic lui ouvrait obligeamment.

Elle s'arrêta net avant de marcher sur un couvre lit blanc qui entourait une forme humaine. Deux bottines noires impeccablement cirées dépassaient du linceul improvisé. A l'autre extrémité le couvre-lit était imbibé de sang. Que dirait-

elle à la cliente ?

Un gros flic était installé sur la banquette de simili cuir qui n'offrait à ses énormes fesses qu'un appui précaire et limité. Il avait l'air accablé, transpirait à grosses gouttes, et se contenta d'observer Mme Lulu, sans ouvrir la bouche. M. Léon franchissait à son tour la porte lorsque le flic posté à l'entrée l'arrêta.

- Qu'est-ce que vous voulez, vous ? Et d'abord qui êtes-vous ?

Mme Lulu s'interposa :

- C'est mon ami et mon conseiller. En plus c'est mon chauffeur de taxi. Laissez-le entrer.

Le flic s'écarta à regret.

Sans se lever, le deuxième flic, un jeune, lui aussi, prit la parole :

- C'est vous, la patronne ?

Mme Lulu acquiesça.

Le Chef, installé sur la banquette intervint alors d'une voix sourde. Il semblait frappé par le désespoir le plus profond.

- Et lui, vous le connaissez ? gémit-il.

En poussant un soupir, il se leva péniblement de son siège et du bout du pied souleva le bord du couvre-lit. Mme Lulu se pencha pour mieux voir, et recula aussitôt en apercevant le visage

du mort, son œil grand ouvert qui la fixait, les cheveux blonds et la moustache englués de sang.

- Alors ? Reprit le chef.

- Jamais vu. Ce n'est pas un client. Il a dû entrer chez moi par hasard.

- On verra ça. Et vous, le taxi, jamais monté dans votre bahut ?

M. Léon, ravi de l'attention qu'on lui accordait, enfin, s'approcha d'un pas décidé. A son tour il s'inclina vers le défunt, l'examina soigneusement et brusquement chancela, comme s'il allait tomber. Le flic lâcha le couvre-lit et le retint en lui saisissant le bras.

M. Léon se redressa, et, verdâtre se précipita vers la porte.

- J'aurais dû vous dire, intervint Mme Lulu, mon ami ne supporte pas la vue du sang. Il suffit d'une goutte pour qu'il tourne de l'œil. Il ne mange que du poisson ; et encore, quand je l'invite, pas question de faire du thon. Pourtant le thon, c'est bon !

Sans doute le Chef ne saisit-il pas cette vieille plaisanterie. Il garda son air consterné et se contenta de lui jeter un coup d'œil étonné.

Là-dessus, M. Léon rentra dans le magasin, encore un peu livide, et déclara aux flics qu'il n'avait jamais vu l'homme. C'était leur client, pas le sien.

Le chef n'insista pas et précisa, en montrant la Jaguar,

toujours garée sur le trottoir,

- Avec sa bagnole, on ne devrait pas avoir trop de mal à le situer. Du moins je l'espère.

Pour se donner bonne conscience il demanda encore à Mme Lulu si elle n'avait rien remarqué de particulier ces derniers jours. Elle n'avait rien à signaler. Le taxi non plus.

Les deux jeunes policiers n'avaient pas l'air vraiment intéressés par les réponses, d'ailleurs très vagues, de Mme Lulu. Depuis son entrée dans la boutique ils avaient du mal à détacher leurs yeux de son décolleté pigeonnant. Seul le Chef semblait indifférent à ces appâts, et paraissait aveuglé par son désespoir. Cependant, au moment où Mme Lulu s'était penchée pour observer le visage du défunt, son visage, déjà coloré et couperosé, avait brusquement pris un ton brique, et ses deux acolytes avaient échangé un regard de connivence.

Mme Lulu en se redressant s'était aperçue de l'intérêt qu'elle suscitait. Flattée par l'hommage fort explicite des gardiens de l'ordre et de leur chef, elle les en remercia par une ondulation des fesses, un balancement rapide mais de grande ampleur latérale, qui produisait toujours un merveilleux effet.

Elle avait heureusement choisi une jupe noire très courte qui soulignait la grâce du geste et ne laissait pas soupçonner la présence d'un string, d'ailleurs extrêmement réduit. Le chef toussa en s'étranglant. Les autres se turent instantanément, l'émotion leur coupant la parole.

Le gros homme décida brusquement que l'on n'avait plus besoin d'eux pour l'instant.

- J'attends, dit-il d'un ton important, les spécialistes de la police scientifique ainsi que ces messieurs du SRPJ de Marseille. Ils sont déjà partis et ne tarderont pas. Vous pouvez rentrer chez vous.

Il ajouta d'un ton lugubre :

- Demain matin, pour sûr, vous passerez au Commissariat pour signer vos dépositions. Vous demanderez le commissaire Gasthon, G-A-S-T-H-O-N, surtout n'oubliez pas le H.

Et il ajouta, d'un ton vaguement menaçant :

- Peut-être que la nuit vous portera conseil et que vous aurez à nous raconter quelque chose de plus intéressant qu'aujourd'hui.

Mme Lulu n'en crut pas ses oreilles.

- Mon magasin va rester sans vitrine toute la nuit ? N'importe qui pourra entrer et faire son choix parmi les vêtements que m'ont confiés mes clients ? C'est impossible. Et ma réputation ? Sans parler de ce couvre-lit que vous avez utilisé pour envelopper le corps de ce malheureux et que je ne pourrai jamais récupérer.

Le chef hésita un instant.

- Après tout, une fois que les collègues auront fini leur travail, vous pourriez revenir et fermer le magasin. Vous avez un portable ?

M. Léon donna son numéro.

- Je vous ferai signe quand nous aurons terminé. Peut-être que ces messieurs auront aussi quelques questions à vous poser.

Mme Lulu et M. Léon se retrouvèrent sur le trottoir, en train de piétiner les débris de verre. Que faire en attendant que les Marseillais aient fini de tout examiner à la loupe ?

- On pourrait rentrer chez moi, suggéra Mme Lulu, et y attendre patiemment que le Chef nous appelle.

M. Léon avait une autre idée :

- J'aimerais autant ne pas m'enfermer. Je te propose une petite promenade au bord de mer. Mais d'abord on s'arrêtera au Bar des Pêcheurs pour boire quelque chose de fort. Nous en avons grand besoin, toi et moi.

- Effectivement tu es encore tout pâle. Sans doute la vue de tout ce sang.

- N'insiste pas, supplia M. Léon

- D'accord pour la balade. Mais je dois tout de suite appeler le miroitier. Il faut que la vitrine soit remplacée le plus vite possible.

Assis sur un banc, face à la mer, Mme Lulu et M. Léon s'embrassaient passionnément lorsque retentit *Sur un marché persan*. Le portable du chauffeur de taxi sonnait désespérément.

A nouveau le taxi fut garé de main de maître devant la vitrine brisée. Deux nouvelles voitures étaient stationnées à proximité, des fourgonnettes blanches immatriculées à Marseille.

Une agitation fébrile régnait à l'intérieur de la boutique.

Dans le fond du magasin des types rangeaient dans de grandes caisses noires tout un matériel bizarre. Mme Lulu crut un instant que les extraterrestres venaient de débarquer. Sous leurs cagoules blanches, seuls les yeux étaient visibles. Le reste du corps était enfermé dans une combinaison immaculée, complétée par de grosses bottes de cosmonaute.

Apparemment leur travail était terminé. Ils avaient déposé sur le comptoir deux petites valises en métal. Mme Lulu avait vu assez de films policiers pour comprendre qu'il s'agissait de représentants de la police scientifique : ils étaient en train de ranger leur butin, empreintes digitales, photos du corps et du décor, peut-être même traces génétiques et échantillons anatomiques. Mme Lulu frissonna et regarda autour d'elle.

Quatre hommes et une jeune femme, plutôt bien habillés ceux-là, discutaient dans un coin du magasin. Ils se retournèrent à peine pour la regarder. Les types en blouse blanche transportaient maintenant leurs bagages dans une des fourgonnettes garées à proximité. En passant devant Mme Lulu, comme fascinés, ils ne la quittaient pas des yeux, et incapables de regarder où ils avançaient, ils cognèrent leurs grosses malles contre le comptoir du pressing ou les mollets de leurs compagnons et se marchaient sur les pieds en s'injuriant à voix basse.

Même les messieurs bien habillés s'étaient rapprochés insidieusement pour mieux apprécier le spectacle qui leur était offert. Sans cesser de parler gravement entre eux, ils louchaient sur le décolleté de la patronne, n'interrompant leur examen

minutieux que pour échanger des clins d'œil complices. Seule leur jeune collègue, déçue peut-être de ne plus monopoliser l'intérêt de ses compagnons, tournait ostensiblement le dos.

Là-dessus une ambulance arriva en faisant hurler sa sirène. Deux hommes en blouses blanches en sortirent, portant avec eux une civière pliante.

- Chef, on l'embarque ?

Le Chef, après avoir interrogé du regard les Marseillais, donna son accord. Les deux ambulanciers déroulèrent une housse en plastique gris, retirèrent le dessus de lit que Mme Lulu jugea définitivement irrécupérable et, tant bien que mal, firent glisser le cadavre de l'inconnu dans la housse. A la fin l'un d'eux tira la fermeture éclair, cachant définitivement l'œil bleu grand ouvert et la moustache blonde imbibée de sang coagulé.

Les flics disparurent derrière les ambulanciers. Les huiles du SRPJ de Marseille se préparèrent à quitter le lieu du crime. Ils saluèrent le Chef et lui demandèrent de leur indiquer un bon restaurant et un hôtel correct. Apparemment la vue du sang ne leur avait pas coupé l'appétit et ils prévoyaient de rester sur place le temps de commencer les investigations. Ils négligèrent Mme Lulu et son compagnon.

Seul le Chef se retourna pour un dernier mot. Il prévint, d'un ton lugubre, Mme Lulu et son chauffeur de taxi :

- N'oubliez pas. Je vous attends demain matin. Commissaire Gasthon, G-A-S-T-H-O-N, surtout n'oubliez pas le H.

Restés seuls, Mme Lulu et M. Léon se regardèrent

longuement puis Mme Lulu se précipita vers son ami et se blottit contre lui.

- Ça va mieux, maintenant ? Je sens que je vais rêver de cette tête toutes les nuits pendant au moins six mois. Tu as vu dans quel état était son crâne ? Et la flaque de sang ?

M. Léon se sentit mal à nouveau.

- N'insiste pas. Tu sais bien l'effet que ça me fait. Il faut oublier tout ça. Après tout nous n'y sommes pour rien si un inconnu a choisi de se faire liquider dans ton magasin. Téléphone à ton miroitier qu'il peut venir remplacer la glace du magasin. On aurait dû aussi appeler Charlotte. Elle doit être complètement déboussolée puisqu'elle a assisté au meurtre. Dès que le vitrier aura fini, nous fermerons le magasin et je t'inviterai dans un restaurant végétarien.

- Youpi, dit Mme Lulu, dont c'était le cri de joie habituel, et elle tendit ses lèvres vers celles de son compagnon. Ils échangèrent un baiser aussi profond que passionné, jusqu'au moment où Mme Lulu, que la moustache de son ami grattait un peu, choisit de s'écarter. M. Léon lâcha à regret les fesses de son amie qu'il étreignait affectueusement à travers la mince barrière de la mini-jupe et resta les bras ballants.

- Aide-moi à remettre un peu d'ordre.

M. Léon saisit un balai et commença à ramasser les débris de verre tandis que Mme Lulu faisait appel à tout l'arsenal de ses détachants pour tenter de faire disparaître les taches de sang. A la dérobée M. Léon l'observait. Elle était à quatre pattes sur la moquette, et d'un geste impatient, écartait sans cesse sa longue

chevelure rousse qui lui tombait sur les yeux et la gênait dans son travail.

Au bout d'un moment leur attention fut attirée par l'arrivée de la dépanneuse de la fourrière qui venait récupérer la Jaguar. Comme Mme Lulu s'était relevée, M. Léon en profita pour s'approcher d'elle et l'embrasser dans le cou. Puis ils reprirent leur travail en attendant le vitrier.

A suivre...